

Le 8 novembre dernier, MM. Brongniart et Decaisne ont lu à la Société impériale et centrale d'Agriculture deux notices biographiques sur MM. A. Richard et A. de Jussieu. La Société Botanique de France a pensé qu'il lui appartenait de s'associer à cet hommage rendu à la mémoire de deux hommes illustres qui ont su ajouter un nouvel éclat à des noms déjà glorieux, et, par un vote unanime, elle a décidé que les éloges de MM. A. Richard et A. de Jussieu seraient reproduits en entier dans son *Bulletin*.

## NOTICE HISTORIQUE SUR M. ACHILLE RICHARD,

**Par M. ADOLPHE BRONGNIART.**

Les hommes qui se consacrent aux sciences se proposent presque toujours, dans la carrière qu'ils parcourent, deux buts différents : étendre la science et approfondir ses mystères par des recherches nouvelles ; la propager par l'enseignement et par les publications générales qui s'y rapportent.

Dans les siècles précédents, ces deux voies furent souvent parcourues d'une manière distincte. Grew, Duhamel, Bonnet, Réaumur, de Saussure, Buffon, qui firent faire de si grands pas aux diverses branches des sciences naturelles, restèrent étrangers à l'enseignement.

D'autres, qui brillèrent par un enseignement plein d'éclat, laissèrent un nom moins connu, parce qu'il ne nous est pas transmis par ces preuves écrites qui passent à la postérité et perpétuent le souvenir du talent de leurs auteurs, semblables à ces acteurs éminents, à ces avocats brillants qui firent l'admiration de leurs contemporains et què nous ne pouvons juger que sur le témoignage d'autrui.

Peu d'hommes ont réuni ces deux qualités à un titre éminent, ont attiré la foule par l'éclat de leur enseignement et sont passés à la postérité par des découvertes remarquables ; ce partage est surtout fréquent pendant le xvii<sup>e</sup> et le xviii<sup>e</sup> siècle, où les plus importantes découvertes sont dues à des savants étrangers à l'enseignement, et que rien ne détournait de leurs investigations.

Depuis un demi-siècle, en France surtout, cette double direction des travaux de recherches et de l'enseignement a presque toujours été suivie par les mêmes hommes. Quelques-uns ont acquis une brillante réputation

sous ces deux rapports, mais ce sont des exceptions ; et la science a-t-elle généralement recueilli un véritable profit de cette obligation, pour les savants, de parcourir ainsi deux voies différentes ? C'est une question qu'il serait trop long d'approfondir ici. Bornons-nous à constater que la science est devenue, pour presque tous les hommes qui la cultivent, une carrière dont le professorat est à peu près la seule rémunération ; que notre état social, en réduisant le nombre des hommes qui peuvent se livrer, sans préoccupation de leur avenir, aux travaux de l'intelligence, a fait presque disparaître cette classe de savants qui pouvaient consacrer tous leurs moments à l'avancement de la science.

En France, les Réaumur, les Duhamel, les Buffon, les Lavoisier ont presque disparu, ou du moins les hommes de loisir se livrant avec passion et avec profondeur, d'une manière exclusive et avec cette indépendance que donne la fortune, à l'étude des sciences, sont actuellement des exceptions bien rares.

Presque tous les savants de notre époque doivent donc réunir, quoique d'une manière souvent inégale, la qualité de professeur et celle d'investigateur ; ils doivent partager leur temps et leurs études entre l'enseignement et les travaux de recherche, et, si plusieurs ont su allier à un haut degré ces deux genres de talent, chez plusieurs l'une des deux qualités est devenue prépondérante et a surtout contribué à leur réputation.

Le savant confrère dont nous avons à vous entretenir aujourd'hui avait su réunir, à un égal degré, ces deux qualités : excellent professeur, il savait captiver un nombreux auditoire et attacher à l'étude des sciences naturelles une jeunesse que la perspective d'une carrière sérieuse devait souvent entraîner vers d'autres travaux ; savant profond, il a consigné dans des ouvrages importants et nombreux les résultats de recherches qui ont étendu le domaine si vaste de la botanique.

C'est à ces deux points de vue que nous considérons la vie d'Achille RICHARD.

Né en 1794, fils de Louis-Claude Richard, professeur à la Faculté de médecine de Paris et un des botanistes les plus profonds de son époque, Achille Richard fut, pour ainsi dire, introduit par son père dans le sanctuaire de la science, et, dirigé par lui dès ses premiers pas : il fut toujours plein de vénération et de confiance pour les principes qu'il avait puisés à une source si digne de son respect.

Des études littéraires et scientifiques sérieuses et variées l'avaient, du reste, également préparé à se servir de l'ensemble des sciences pour étendre celle à laquelle il devait se consacrer plus spécialement, et à traiter avec facilité, avec clarté et élégance tous les sujets qu'il devait aborder plus tard. Jamais la rédaction d'un mémoire, d'un rapport, d'un ouvrage même ne fut pour lui une œuvre pénible ; son esprit méthodique, son style simple

et d'une élégante clarté se prêtaient parfaitement à la nature de ses travaux.

Laborieux, persévérant, doué d'une grande facilité pour le travail, il sut unir d'excellentes études médicales à celles des sciences naturelles; et on ne saurait douter que, si la botanique ne l'eût réclamé dès sa jeunesse, il eût été un médecin de beaucoup de talent.

Élevé au sein de cette illustre Faculté de médecine, dont son père était, par son profond savoir, un des professeurs les plus éminents, il fut lié, dès sa première jeunesse, avec les professeurs les plus distingués de cette école, et, jeune encore, une heureuse union le fit entrer dans la famille d'Ant. Dubois, et lui donna pour beaux-frères Béclard et M. Paul Dubois.

Initié à la botanique par son père, et répondant dignement à l'impulsion d'un tel maître, introduit par ses études et par toutes ses relations au sein de la Faculté de médecine, tout le monde le considérait d'avance comme le successeur naturel de L.-C. Richard; sa place semblait marquée dans cette chaire, parfaitement appropriée à la nature de son talent, et, si les circonstances politiques s'opposèrent à ce qu'il succédât immédiatement à son père en 1821, personne, parmi ses condisciples et ses émules, ne pensa, plus tard, à lui disputer cet héritage qu'il avait si bien mérité par ses ouvrages et par son enseignement libre.

En effet, dès 1817, et n'étant encore qu'étudiant en médecine, il avait été attaché, comme aide-démonstrateur, au cours de botanique de la Faculté de médecine, et il ouvrait à ce titre, dans les amphithéâtres de l'école pratique, un cours public qui complétait et suppléait en partie celui de son père, souvent interrompu par suite de l'âge et de l'affaiblissement de la santé du professeur. Il poursuivit avec un grand succès cette sorte d'enseignement collatéral à celui de la Faculté, lorsque, après la mort de son père, en 1821, la chaire de botanique, à laquelle, malgré sa grande jeunesse, il avait des titres nombreux, était confiée successivement à des hommes bien moins dignes que lui de l'occuper.

Aussi, en 1831, lorsque les événements politiques vinrent modifier ce que la politique avait fait en 1821 et en 1823 à la Faculté de médecine de Paris, A. Richard fut appelé, sans contestation, à la chaire de botanique; aucun compétiteur ne se présenta pour la lui disputer au concours ouvert à cette époque.

Pendant vingt ans, il attira, à un cours que beaucoup d'étudiants sont portés à considérer comme accessoire à leurs études médicales ou chirurgicales, autant d'auditeurs qu'aux cours les plus suivis d'anatomie, de médecine ou de chirurgie. C'est que non-seulement sa parole était facile, claire, élégante; mais il savait parfaitement approprier son enseignement à la nature de ses auditeurs. Il leur disait ce qui leur était utile, sans aller au delà, en se maintenant toujours dans la mesure de ce qui était nécessaire à l'éducation du jeune médecin.

En effet, ce cours, sans approfondir toutes les questions si difficiles de l'anatomie et de la physiologie végétale, était toujours au niveau des découvertes récentes les plus importantes; et s'il ne voulait pas faire d'un cours nécessairement assez élémentaire, puisque chaque année il devait y exposer l'ensemble de la science, une arène pour des discussions académiques, il cherchait cependant toujours à y exposer d'une manière bien complète les vérités que la science moderne lui paraissait avoir mises hors de toute contestation.

Ses *Éléments de Botanique*, publiés en premier en 1819, lorsqu'il n'était encore qu'étudiant en médecine, et qui ont atteint, en 1847, leur septième édition, peuvent être considérés comme la reproduction, avec des modifications dans l'étendue des développements, de ses leçons, soit dans ses cours libres, soit comme professeur de la faculté.

On peut suivre, dans les éditions successives de cet ouvrage, les améliorations apportées par Richard dans son enseignement, et résultant en même temps des progrès de la science et du développement même des idées de l'auteur. C'est ainsi que l'anatomie et la physiologie, qui n'occupaient d'abord qu'une place très restreinte, y prirent de plus en plus d'extension, et firent donner à l'ouvrage, dès sa seconde édition, le titre de *Nouveaux éléments de Botanique et de Physiologie végétale*. Richard avait toujours tenu cependant à conserver à cet ouvrage le caractère d'un ouvrage élémentaire dont on doit écarter les sujets d'une importance secondaire et les résultats encore obscurs et douteux. Jamais il ne prétendit en faire un traité spécial de physiologie végétale, dans lequel toutes les opinions encore en litige eussent été exposées et discutées.

S'il s'est quelquefois écarté de cette règle, ce n'était que pour éviter le reproche de rester indifférent à des discussions qui retentissaient journellement aux oreilles des élèves, et sur lesquelles il devait nécessairement, dans ses leçons et dans l'ouvrage qui les reproduisait, exprimer son opinion, et chercher à prémunir ses jeunes auditeurs contre l'entraînement vers des idées nouvelles qui ne lui paraissaient pas fondées sur des bases solides.

Si le jeune homme qui commence l'étude de la botanique, si le médecin pour lequel cette étude n'est presque toujours qu'accessoire ne peuvent considérer dans l'organisation et dans les phénomènes de la vie des végétaux que les faits les plus essentiels et les mieux constatés, à plus forte raison ne peuvent-ils pas chercher à connaître ce nombre infini de plantes diverses qui, de toutes les régions du globe, arrivent dans nos collections et s'inscrivent dans les ouvrages systématiques; ils ne peuvent même pas s'appliquer à l'examen de tous les groupes naturels, genres ou familles, qui servent à les rapprocher, et dont les botanistes de profession abordent si difficilement l'étude complète. L'étudiant qui commence, le médecin qui est obligé de borner ses connaissances en histoire naturelle, doit apprendre à con-

naître un nombre limité de plantes qui lui servent comme de jalons répartis de distance en distance dans la série des groupes naturels, et ce sont les plantes employées en médecine et dans l'économie domestique qui, de préférence, devront naturellement lui fournir ces exemples; car ces plantes, il serait honteux pour lui d'ignorer leur structure, leurs rapports naturels, et de ne pas pouvoir les reconnaître lorsqu'il doit journallement ordonner leur emploi ou combattre leur action dangereuse.

C'est pour atteindre ce but que Richard, dès 1823, publiait sa *Botanique médicale*, qui, plus tard, embrassant un champ plus vaste, reçut le titre de *Traité d'Histoire naturelle médicale*, et qui eut successivement cinq éditions.

Il y réunissait la description de tous les végétaux, et ensuite même de toutes les productions naturelles qui sont employées en médecine, distribuées par familles et par genres, de manière à habituer l'étudiant en médecine à l'emploi de la méthode naturelle, à lui faire connaître les caractères des principales familles, des genres les plus importants, à l'exercer au style descriptif que Richard a cherché à rendre, dans cet ouvrage, aussi simple que possible en en écartant tous les détails qu'il supposait inutiles au but qu'il se proposait, d'initier le jeune médecin à la connaissance des plantes dont le nom vient chaque jour sous sa plume.

Achille Richard, formé à l'école de son père, puisa dans la direction et dans l'étude des travaux de cet excellent observateur l'habitude de bien voir, de bien décrire, et de rendre avec précision et élégance par son pinceau ce qu'il avait observé, qualités éminentes qu'on retrouve dans tous ses ouvrages; mais le juste respect qu'il avait pour les travaux de son premier maître donne à tous ces ouvrages un autre rapport avec ceux de son père, dans l'emploi, pour quelques parties de la botanique, d'une terminologie, introduite par L.-C. Richard, plus correcte et plus expressive, peut-être, que celle qui est généralement admise, mais qui a l'inconvénient de ne pas être habituellement adoptée, et de faire parler deux langues différentes à ceux qui étudient la même science.

C'est à ce respect et à cette admiration si naturelle et si bien fondée, qu'Achille Richard portait aux travaux de son père, que nous devons la publication d'ouvrages importants que L.-C. Richard avait presque entièrement terminés, mais qu'il avait laissés inédits.

L'amour de la perfection, le sentiment si naturel dans le véritable scrutateur de la nature, de tout ce qu'il y a d'incomplet dans les recherches si bornées de l'homme; l'espérance de compléter et d'améliorer des travaux dont il voyait les lacunes, avaient empêché L.-C. Richard, dans les dernières années de sa vie, de publier deux ouvrages dont il réunissait depuis longtemps les matériaux, l'un sur les Conifères et les Cycadées, l'autre sur la famille des Musacées ou Bananiers.

Les dessins, les gravures même étaient exécutés, les descriptions analytiques des diverses espèces étaient rédigées ; mais il restait à coordonner ces matériaux, à en déduire des caractères généraux, à combiner, en un mot, les observations en un corps d'ouvrage ; c'est ce que fit Achille Richard avec le talent d'un botaniste consommé et avec la réserve d'un fils qui ne veut être que l'éditeur de l'œuvre de son père.

Nous venons de voir A. Richard consacrant une partie de sa vie, depuis l'âge de vingt-trois ans, à l'enseignement de la botanique à la Faculté de médecine de Paris, et à la publication d'ouvrages généraux destinés surtout à faciliter l'étude de la botanique à la jeunesse des écoles de médecine, ainsi qu'à constater les liens intimes qui unissent les sciences naturelles et les études médicales : nous l'avons vu aussi enrichissant la science des admirables travaux laissés par son père, et puisant, sans aucun doute, dans leur étude un nouveau stimulant pour ses propres recherches ; mais il n'avait pas attendu ce moment pour fournir à la botanique les résultats de ses propres investigations et pour étendre le domaine de la science par des ouvrages spéciaux dont l'importance a toujours été en s'accroissant, à mesure que l'âge et l'expérience lui ont permis d'aborder des sujets plus variés et plus étendus.

Ce fut encore par un travail qui intéressait essentiellement la médecine qu'il débuta dans ses recherches, et son premier mémoire, d'abord publié en 1818 dans les Mémoires de la Société de la Faculté de médecine de Paris, devint plus tard, sous le titre d'*Histoire naturelle et médicale des différentes espèces d'Ipécacuanha*, la thèse qu'il soutint en 1820 pour obtenir le grade de docteur en médecine.

Cette thèse, excellente dissertation de botanique médicale, avait pour objet comme son titre l'indique, l'étude des diverses sortes d'Ipécacuanha, sujet très obscur alors, parce qu'en effet des plantes très diverses, appartenant à des familles fort éloignées les unes des autres, jouissant de propriétés émétiques analogues, sont employées, dans différentes contrées, aux mêmes usages que l'Ipécacuanha des pharmacies d'Europe, et que quelques-unes de ces racines ont même été introduites à diverses époques et comme véritable Ipécacuanha dans le commerce de la droguerie.

Richard distingua avec soin ces diverses sortes de racines émétiques, fit connaître leurs caractères, leur origine, et fixa avec précision la nature du véritable Ipécacuanha du Brésil, le seul qui ait porté primitivement ce nom et celui qui, presque seul depuis longtemps, est employé dans la pharmacie européenne.

Son attention, portée déjà par cette étude sur la famille des Rubiacées, à laquelle appartient la plante qui fournit la racine émétique du Brésil et quelques autres qui donnent des Ipécacuahas moins estimés, s'étendit bientôt à toute cette famille intéressante à tant de titres pour le botaniste,

le médecin et le pharmacien, qui donne, entre autres, à la matière médicale les Quinquinas, à l'industrie le Café et la Garance.

Quoiqu'elle eût été déjà l'objet des travaux des botanistes les plus éminents, d'A.-L. de Jussieu et de De Candolle, les nombreux matériaux réunis dans les collections avaient besoin d'un examen plus approfondi, auquel A. Richard se consacra avec persévérance, et qui eut pour résultat, en 1829, une monographie importante, fruit de recherches étendues, présentant, pour cette époque, l'exposé le plus complet de la classification et des caractères des genres si nombreux de cette grande famille.

D'autres travaux monographiques moins importants avaient déjà exercé Richard à cette étude comparative des formes des organes, qui fait la base de la botanique descriptive; telles étaient sa monographie du genre *Hydrocotyle* et celles qu'il publia successivement des Orchidées des îles de France et de Bourbon, et des Orchidées des Nilgherries dans les Indes orientales, travaux que nous ne pouvons que signaler ici, malgré les difficultés qu'ils offraient et leur intérêt pour le botaniste.

Il est presque impossible, lorsqu'on étudie avec ardeur l'ensemble du règne végétal dans les grandes collections recueillies sur tous les points du globe par les voyageurs, de ne pas être pris de cette passion des voyages si fréquente dans la jeunesse, mais si naturelle surtout chez le naturaliste, qui, voyant dans un état imparfait tant d'êtres divers réunis dans les collections, brûle du désir de les voir pleins de vie dans leurs contrées natales, et de les étudier dans toutes leurs parties, à toutes les époques de leur développement, dans leurs relations et leurs associations avec les autres êtres qui les environnent, afin de mieux saisir leurs rapports naturels et leur distribution géographique.

Achille Richard, possesseur du bel herbier réuni par son père, conservateur des vastes collections de M. Benjamin Delessert, puis aide-naturaliste au Muséum d'histoire naturelle, sentait, à la vue de toutes ces richesses, cette passion se développer de plus en plus, et il fut sur le point de succomber à ce besoin de voir dans leurs stations naturelles ces belles formes de la végétation tropicale qu'il observait si incomplètes et si altérées dans les herbiers. Il résista cependant à cet entraînement; il était marié et père de trois jeunes enfants; sa vie ne lui appartenait plus, il devait à sa famille le sacrifice d'un projet formé depuis longtemps; il le sentit et se résigna à ne voir la végétation des contrées éloignées que dans les collections des voyageurs.

A dater de ce moment, il multiplia de plus en plus ses relations avec les botanistes qui, plus heureux que lui, visitaient les régions lointaines; il profitait de sa position de professeur à la Faculté de médecine pour encourager les études botaniques de ces jeunes médecins qui, des pays les plus éloignés, viennent compléter leurs connaissances scientifiques à Paris; il

eut ainsi des correspondants pleins de zèle et de reconnaissance, au Brésil, au Chili, dans les Antilles ; il fut en rapport avec tous les médecins de la marine française qui parcouraient les mers dans nos grandes expéditions, ou qui se trouvaient fixés dans nos colonies. Il devint souvent leur collaborateur dans la publication de leurs voyages, et fut ainsi l'auteur de plusieurs Flores importantes dont les matériaux lui avaient été confiés par les voyageurs qui les avaient recueillis.

La première Flore à laquelle il concourut d'une manière active fut celle de la Sénégambie. Malgré les établissements français fondés depuis longtemps sur les bords du Sénégal et ceux que les Anglais possédaient à l'embouchure de la Gambie, la végétation de cette partie occidentale de l'Afrique était à peine connue.

Adanson, dans la relation de son voyage, n'avait signalé que quelques-uns des végétaux les plus remarquables des bords du Sénégal, et depuis lui aucun naturaliste n'y avait fait un séjour prolongé, lorsque, de 1824 à 1829, deux botanistes pleins d'ardeur et d'instruction, M. Le Prieur, pharmacien de la marine, et M. Perrottet, directeur du jardin du gouvernement au Sénégal, se trouvèrent réunis dans cette colonie, et l'explorèrent simultanément, et avec un grand succès, depuis les côtes jusqu'à une grande distance de l'embouchure du fleuve.

De nombreuses collections, accompagnées de toutes les notes nécessaires pour aider à leur étude, furent le résultat de leurs longs voyages. Elles pouvaient fournir les matériaux d'une Flore qui manquait complètement à la science et donner des renseignements précieux sur les productions d'une colonie française ; mais ces deux botanistes, attachés au service actif de la marine, ne pouvaient pas prolonger leur séjour à Paris et poursuivre une longue publication. MM. Richard et Guillemain s'associèrent à eux, et sous le patronage généreux de Benjamin Delessert commencèrent, en 1830, la publication de la *Flore de Sénégambie*, dont le premier volume seul a été terminé.

La mort de Guillemain, en 1842, suspendit cette publication ; celle de Benjamin Delessert, puis celle de Richard empêchèrent qu'elle ne fût reprise, interruption doublement regrettable, car cet ouvrage, que les explorations plus récentes et encore plus étendues du malheureux Heudelot auraient rendu plus complet, intéressait également la botanique et la colonie qui en était l'objet.

Les travaux divers que nous venons de rappeler, le succès de son enseignement et de ses ouvrages généraux signalaient depuis longtemps Richard parmi les jeunes botanistes les plus distingués de cette époque ; aussi, en 1834, l'Institut l'admit au nombre de ses membres à la place devenue vacante par la mort de Labillardière.

De nouveaux ouvrages plus importants que les précédents vinrent bientôt confirmer ce choix.

Au retour des grands voyages de circumnavigation, les officiers ou les médecins de la marine, chargés exclusivement, depuis quarante ans, des recherches scientifiques pendant ces expéditions, n'ont pas toujours pu se consacrer entièrement à la publication des collections qu'ils avaient réunies ; la nature de leurs fonctions, qui les avait tenus le plus habituellement éloignés des grands centres scientifiques, leur permettait difficilement d'entreprendre avec succès des publications qui exigent les connaissances les plus variées et l'érudition la plus étendue de la part du naturaliste. Ils ont dû souvent chercher des collaborateurs parmi les naturalistes sédentaires.

Richard, lié depuis longtemps avec Dumont-d'Urville, fut ainsi chargé, au retour du premier voyage de circumnavigation dirigé par ce célèbre marin, de publier les précieuses collections botaniques réunies par lui et par M. Lesson, un des médecins de l'expédition.

Ces matériaux, recueillis pour la plupart pendant de courtes relâches, ne pouvaient en général offrir, sur la végétation de chacun de ces points, que des données très incomplètes ; cependant quelques-unes des stations du voyage, plus longuement et plus complètement explorées, pouvaient offrir un ensemble intéressant pour la géographie botanique. Sur d'autres points, malgré la rapidité des recherches, des objets nouveaux et intéressants s'étaient offerts aux voyageurs, et devaient être extraits d'un ensemble de plantes vulgaires, communes au littoral de la plupart des contrées visitées pendant le voyage de *l'Astrolabe*.

La Nouvelle-Zélande était dans le premier cas ; de nombreuses collections avaient été réunies sur plusieurs points de ces îles, par MM. d'Urville et Lesson. Les résultats des recherches des naturalistes qui avaient visité plus anciennement cette contrée, si remarquable par sa position géographique, étaient dispersés dans divers ouvrages ; aucun ne nous faisait connaître l'ensemble de la végétation de ce pays. Richard résolut de réunir toutes ces données anciennes, sur lesquelles les collections et les bibliothèques de Paris lui fournissaient des documents précieux, aux matériaux qu'il avait entre les mains, et du tout il forma son *Essai d'une Flore de la Nouvelle-Zélande*, ouvrage qui permit, pour la première fois, d'apprécier les caractères particuliers de la végétation de ces îles. Une seconde partie de la publication botanique du voyage de *l'Astrolabe* comprit, sous le titre de *Sertum astrolabianum*, un choix de végétaux remarquables et la plupart nouveaux, extraits des collections réunies dans les autres stations visitées par cette grande expédition.

Les collections recueillies par des voyageurs français ne furent pas les seules dont la publication lui fut confiée. Un des savants dont l'Espagne s'honore le plus, M. Ramon de la Sagra, avait, pendant un long séjour dans l'île de Cuba, réuni sur cette île, la première des Antilles par son étendue et son importance, des matériaux également précieux pour son histoire, sa

géographie, sa statistique et ses productions naturelles. La variété des sujets que comportait cette histoire générale ne permettait pas au même homme de les embrasser tous. M. Ramon de la Sagra pria A. Richard de se charger de l'étude et de la publication de la *Flore de Cuba* pour ce qui concerne les plantes phanérogames (1), travail considérable auquel notre confrère a consacré bien des moments, et dont il a eu le bonheur de terminer la rédaction peu de temps avant sa mort, mais dont l'édition française n'est pas encore complètement imprimée, et qui, par cette raison, est à peine connue des botanistes.

Ses travaux sur la *Flore de Cuba* ne l'empêchèrent pas d'entreprendre, quelques années après, une publication plus importante peut-être pour la science, par le pays qui en était l'objet, et qu'il considérait comme une dette contractée envers deux jeunes voyageurs, ses élèves, dont il avait encouragé et dirigé les recherches, et qui étaient morts tous deux, pendant leur exploration de l'Abyssinie, victimes de leur amour pour la science.

MM. Richard Quartin-Dillon et Petit, tous deux médecins et naturalistes instruits, élèves d'Achille Richard, le premier s'occupant plus spécialement de botanique, le second de zoologie, unirent leurs efforts pour faire connaître, par un long voyage, cette partie de l'Afrique à peine explorée à l'époque de leur départ. Au point de vue de l'histoire naturelle surtout, l'Abyssinie avait été à peine entrevue jusqu'alors; quelques-unes de ses productions seulement avaient été signalées par Bruce et par Salt. De précieux envois adressés par nos jeunes compatriotes, tant à Richard qu'au Muséum d'histoire naturelle, auquel ils étaient attachés comme voyageurs-naturalistes, donnaient déjà sur ce pays de précieux renseignements, et annonçaient tout ce qu'on pouvait attendre de recherches plus prolongées, lorsque tous deux succombèrent, presque en même temps, aux dangers du voyage ou à l'insalubrité du pays. Leur ancien professeur, qui les avait suivis avec un intérêt tout paternel pendant ce long voyage, dont l'affliction, à la nouvelle de leur mort, était encore augmentée par les encouragements qu'il avait donnés à leur projet, considéra presque comme un devoir envers ses jeunes amis, et comme un héritage qu'ils lui avaient légué, l'obligation de faire connaître au monde savant les collections précieuses qu'ils avaient déjà recueillies, et qui pouvaient, chaque jour, perdre une partie de leur nouveauté, par suite de recherches faites dans cette même contrée par d'autres naturalistes dont les résultats étaient publiés, en Allemagne, d'une manière souvent très-incomplète, mais rapide.

Richard entreprit de réunir dans un même ouvrage tout ce que les docu-

(1) La partie relative aux plantes cryptogames avait été confiée à notre savant confrère M. Montagne, qui en a terminé la publication depuis plusieurs années.

ments fournis par les anciens voyageurs et les collections des explorateurs plus récents pouvaient nous faire connaître sur la végétation de ce curieux pays ; il composa de cet ensemble son *Tentamen Floræ abyssinæ*, titre modeste pour un ouvrage en deux volumes accompagné d'un atlas de cent planches in-folio, mais juste cependant, car Richard savait bien que ce n'était encore qu'une ébauche de la flore de l'Abyssinie et que les productions si variées de cette vaste contrée étaient loin de nous être connues complètement.

Cet ouvrage, dans lequel on trouve la précision et la clarté qui caractérisent le talent de Richard, est, sans aucun doute, le plus important qui soit sorti de sa plume, et l'un des plus intéressants pour la botanique systématique et géographique.

L'Abyssinie, si peu connue jusqu'à ce jour, n'est pas un de ces pays dont la végétation se fait remarquer par un caractère insolite et tout particulier, comme la Nouvelle-Hollande ou l'Afrique australe ; ce qui frappe, au contraire, le botaniste qui étudie avec soin l'ensemble de ses productions, ce sont les rapports de sa végétation avec celle de contrées très diverses et très éloignées.

Sa position géographique la range parmi les régions les plus chaudes de l'Afrique équatoriale, l'élévation des montagnes et des plateaux qui occupent une partie de sa surface assimile souvent son climat à celui des régions tempérées ; aussi l'Abyssinie réunit, dans un espace assez circonscrit, des végétaux analogues et souvent mêmes identiques à ceux des parties les plus chaudes de l'Inde, de l'Arabie et du Sénégal, et les formes qui caractérisent les contrées tempérées des bords de la Méditerranée ou de l'Afrique australe.

Ces caractères singuliers de la végétation de l'Abyssinie, qu'on pouvait à peine soupçonner d'après les documents si incomplets qu'on possédait il y a dix ans seulement, ressortent d'une manière évidente de la Flore publiée par Richard, d'après l'ensemble des matériaux recueillis par les voyageurs modernes.

Ce grand travail a été le dernier auquel il se soit livré ; commencé vers 1845, le second volume, qui complète la partie relative aux plantes phanérogames, n'a été terminé qu'en 1852, peu de temps avant la mort de notre confrère.

Dès le début de ses études botaniques, A. Richard n'avait jamais séparé l'examen purement scientifique des végétaux des recherches sur leurs applications aux besoins de l'homme, et la nature de son enseignement, en dirigeant son attention plus spécialement sur leur emploi médical, le conduisait aussi à considérer leur usage comme aliment ou dans l'industrie.

L'agriculture est liée d'une manière si intime à l'appréciation des qualités

et des variétés botaniques des végétaux d'une part, et de l'autre aux connaissances exactes des phénomènes physiologiques, qu'il est difficile au botaniste qui veut embrasser l'ensemble de la science qu'il cultive de ne pas prendre un vif intérêt à toutes les questions agricoles.

L'agriculture et l'horticulture sont comme un vaste champ d'expériences qui, bien appréciées, peuvent jeter une vive lumière sur bien des points obscurs de la physiologie, de même que la physiologie végétale est le guide le plus sûr pour la plupart des essais agricoles.

Sous tous ces rapports, Richard avait des titres incontestables pour être un des représentants de la botanique dans le sein de la Société impériale et centrale d'agriculture, et notre seul regret est de l'avoir vu, pendant si peu d'années, siéger parmi nous.

Il y a cependant marqué son passage par quelques travaux spéciaux et par sa participation fréquente à nos discussions.

Ses recherches sur *l'Apios tuberosa*, sur l'utilité qu'on pourrait retirer de ses tubercules amylacés pour l'alimentation de l'homme ou des animaux, sur le mode de culture que cette plante exigerait, ont montré l'intérêt qu'il prenait à cette grande question de la recherche des plantes propres à suppléer la Pomme de terre dans nos cultures européennes, question restée encore sans solution jusqu'à ce jour.

C'est à son admission parmi nous que nous devons aussi attribuer essentiellement l'ouvrage étendu et important, résultat de l'association de Richard et d'un de nos honorables confrères (M. Payen), qui, unissant les sciences diverses auxquelles ils avaient plus spécialement consacré leurs études, la botanique et la chimie, les mirent toutes deux à contribution dans leurs applications à l'agriculture, pour exposer dans un *Précis d'Agriculture théorique et pratique* les principes de la science agricole, tels que les progrès des sciences permettent de les tracer à notre époque.

Nous venons de rappeler les nombreux travaux qui, pendant trente-cinq ans, ont rempli toute l'existence d'Achille Richard, du savant se consacrant en même temps à l'enseignement de la jeunesse par ses cours et ses ouvrages généraux, et à l'avancement de la science par ses mémoires monographiques et ses flores de contrées si variées.

On peut dire que ce fut là toute sa vie : pour le savant qui est toujours resté uniquement l'homme de la science, qui n'a eu d'autre ambition que de parcourir la carrière que la nature de ses études et de son mérite lui assignent, que des événements étrangers ne sont pas venus détourner de cette carrière, l'histoire de sa vie se trouve presque entièrement renfermée dans celle de ses travaux ; pour Richard elle s'est écoulée presque sans interruption entre son herbier, sa bibliothèque et le jardin de la Faculté de médecine, dont il eut la direction pendant tant d'années.

Aussi devions-nous considérer essentiellement le confrère que nous re-

grettons, au point de vue de la science et de ses travaux ; mais l'intelligence ne constitue pas seule cette partie immatérielle de l'homme dont nous devons ici conserver et transmettre le souvenir ; le caractère, les affections, tout ce que l'on considère plus spécialement comme les attributs du cœur, doivent compléter cette peinture de l'homme que nous voulons faire connaître à ceux qui n'ont pas vécu dans son intimité, et personne, plus que Richard, ne mérite que nous rappelions les qualités qui l'avaient fait aimer de tous ceux qui l'approchaient.

Fort jeune encore, il devint le centre et l'appui de sa famille ; uni à une femme que sa grâce et son caractère rendaient digne de toute sa tendresse, père de trois jeunes enfants qui répondaient si bien aux exigences de son cœur et de son orgueil paternel, il fut également heureux et dans son jeune ménage et lorsque, plus tard, il voyait ses deux fils suivre, avec tant de distinction, la voie dans laquelle sa famille s'était illustrée.

Ce bonheur il le devait non-seulement aux heureuses qualités de ceux qu'il chérissait, mais aussi à son propre caractère. Plein de franchise et de loyauté, d'une humeur gaie et toujours égale, même au milieu des souffrances et des inquiétudes que lui faisait éprouver une santé souvent altérée et menaçante, il rendait aux autres le bonheur qu'il en recevait. Les amis de sa jeunesse sont restés ceux de toute sa vie ; les rivalités qu'amène souvent la lutte entre ceux qui suivent une même carrière n'altérèrent jamais pour lui ces liens qu'elles ébranlent souvent ; à trente ans d'intervalle on retrouvait chez le professeur de la Faculté de médecine ceux que des études communes réunissaient en 1820 chez le jeune démonstrateur de botanique.

Cependant notre excellent confrère avait eu sa part des peines et des chagrins de la vie.

Il avait souffert de l'injustice des hommes, lorsqu'il avait pu craindre de voir sa carrière brisée par une nomination qui semblait l'éloigner pour toujours de cette chaire de la Faculté de médecine à laquelle il avait tant de droits, et qui avait été le but de tous ses travaux.

Il avait cru pendant longtemps son existence menacée par une affection terrible qui l'avait obligé plusieurs fois à aller chercher le rétablissement de sa santé dans le climat plus doux de l'Italie.

Il fut enfin frappé, presque en même temps, de deux coups affreux, par la perte d'une petite-fille chérie qui faisait la joie de ses grands parents, et, peu de temps après, par celle de la compagne qui, depuis près de trente ans, était associée à son existence.

Au milieu de ces inquiétudes et de ces chagrins, il montrait cette soumission calme aux décrets de la Providence qui n'empêche pas les profonds déchirements du cœur, mais qui fait chercher dans l'amitié et le travail un adoucissement aux coups qui nous ont frappés.

Les amis de Richard avaient vu avec bonheur se dissiper, il y a quelques années, les craintes qu'avait longtemps données la faiblesse de sa poitrine; il semblait reprendre plus de force et supporter sans fatigue les fonctions, souvent pénibles pour lui, du professorat, lorsqu'une autre affection non moins grave vint menacer son existence. Il résista longtemps, ne se laissant pas abattre par la douleur et la faiblesse, et remplissant, avec un courage auquel ses forces ne répondaient pas toujours, les devoirs que ses fonctions lui imposaient.

Mais malgré les soins si éclairés et si dévoués qui l'entouraient de toute part, il appréciait la gravité du mal, et vit, avec calme et sans se faire illusion, approcher le terme fatal (1), regrettant sans doute les années qu'il aurait pu encore donner à sa famille, à ses amis, à des travaux qu'il laissait inachevés, mais éprouvant du moins cette dernière et douce satisfaction de laisser, après lui, un nom aimé et respecté dont ses travaux devaient transmettre le souvenir, et deux fils qui sauraient porter ce nom avec honneur et ajouter leur part à l'héritage scientifique que deux générations leur léguaient.

---

## NOTICE HISTORIQUE SUR M. ADRIEN DE JUSSIEU,

**Par M. J. DECAISNE.**

MESSIEURS,

En commençant à tracer cette notice sur la vie et les travaux de M. Adrien de JUSSIEU, une pensée se présente d'abord à moi. Pour les contemporains comme pour la postérité, elle me paraît donner, en quelque sorte, la raison providentielle de l'existence scientifique de notre illustre collègue, en même temps qu'elle explique et justifie nos regrets.

Dans les sciences, comme dans toutes les voies ouvertes à l'activité humaine, le mérite reste presque toujours individuel, et rarement il se transmet du père aux fils; il semble que la noblesse même de l'intelligence, que nous sommes tous si disposés à reconnaître et qui ne s'impose que par des services, soit soumise cependant, comme tous les patriciats, à ces alternatives et à ces revers qui nous rappellent à l'égalité de notre nature. Si, par une rare exception, on voit de loin en loin le génie se perpétuer dans plusieurs générations successives, grandir même en s'éloignant de son point d'origine, l'éclat et la durée ne s'en éternisent jamais: il a, comme toutes les choses d'ici-bas, sa limite fatalement marquée; il s'éteint, et le nom

(1) M. A. Richard est mort le 5 octobre 1852.